

« MÈRE DU SERVITEUR » UN TROPAIRE INÉDIT DU PÈRE GODARD

Sr Étienne Reynaud, osb

Dans le vaste et précieux trésor de musiques liturgiques que nous a laissé le père Godard, certaines œuvres prennent de plus en plus de valeur avec le temps ; il en va ainsi de l'ultime tropaire qu'il a composé, à la demande de la communauté de Pradines, pour la fête de Notre-Dame des Douleurs, le 15 septembre, et dont la partition est datée du 28 avril 2006.

En effet, toute pièce propre à une fête liturgique ne se chante qu'une fois dans l'année. Il faut donc du temps à la communauté célébrante pour qu'elle en fasse sa prière, jusqu'à être attendue dans son retour calendaire, et même devenir emblématique de la fête. C'est bien ce qui se passe pour le tropaire « Mère du Serviteur », dont la musique n'a pas été publiée jusqu'alors, et que j'ai été heureuse de faire connaître aux « Amis du Père Marcel-Joseph Godard », à l'approche du 10^e anniversaire de sa « naissance au Ciel » ! En voici le texte, signé de la CFC (fr. Clément)¹.

Mère du Serviteur,
à l'heure de la Croix,
le glaive jadis annoncé
transperce ton cœur ;

1. Cf. *Liturgie* n° 56, 1986. Les textes de la CFC sont publiés sur le site <http://www.cfc-liturgie.fr>.

mais tu es là, debout,
ton courage enfante notre foi.

R. *Tu es la gloire de notre peuple,
Vierge Marie !*

Jésus dit à sa Mère : « Femme, voici ton fils »,
puis il dit au disciple : « Voici ta mère ».

Il te consolera, celui qui t'a donné un nom :
regarde la joie qui vient de Dieu.

Vois tes enfants de toute part rassemblés :
le Fils de l'homme attire tout à lui.

On sait bien maintenant – surtout dans les monastères où on le pratique tous les dimanches et fêtes – ce qu'est un tropaire : une *stance* expose en vers libres le mystère célébré ; cette stance, chantée par la schola, débouche sur un *refrain* de l'assemblée ; des *versets* assurés par un ou quelques solistes alternent avec ce même refrain ; on termine en reprenant la stance et le refrain.

Dans le souffle de la réforme liturgique initiée par le Concile Vatican II, le père Gelineau avait fait cette proposition nouvelle de chant d'entrée pour l'Eucharistie, inspirée de la forme du tropaire de l'Église orientale. En publiant les premiers textes en français dans la revue *La Maison-Dieu* en 1968, il faisait lui-même l'éloge de ce genre de chant comme « offrant le plus de possibilités liturgiques et pastorales, littéraires et musicales, chorales et communautaires² ». Le père Godard fut très vite séduit par la dynamique responsable du tropaire, favorisant la participation active et fructueuse de l'assemblée célébrante, tant prônée par le Concile³.

2. *La Maison-Dieu* 1968, n° 96, p. 33.

3. Il est à noter que la toute jeune revue *Choristes* n° 8 publiait dès 1967 son premier tropaire : « Un grand vent s'est levé », chant d'entrée pour la Messe de Pentecôte.

1 - « Mère du Serviteur » : un texte de poésie liturgique tissée d'Écriture Sainte

La *stance* est faite d'une seule phrase de prose rythmée exposant le mystère de la fête en des mots imprégnés des deux récits évangéliques de la Présentation de Jésus au Temple (Lc 2, 22-38), et de la parole du Crucifié à sa Mère (Jn 19, 25-27). La mise en résonance des deux évangiles, sans qu'ils soient cités explicitement, relève de la pratique de la *lectio divina* ; de fait, les paroles de Siméon prenant l'enfant dans ses bras et le reconnaissant comme le Messie, unissent dans une même prophétie le Fils « signe de contradiction » (Lc 2, 34) et la Mère dont l'âme sera « transpercée par un glaive » (Lc 2, 35). Ainsi, cet événement de l'enfance de Jésus est-il tout orienté vers l'événement salvifique de la Croix, auquel Marie est associée selon le témoignage de l'apôtre Jean⁴. Mais, notons-le aussitôt : c'est comme ouverture de la célébration liturgique que cette grande antienne qu'est la stance est proposée à l'écoute de l'assemblée. Elle la tourne immédiatement vers Marie, saluée comme « Mère du Serviteur », à laquelle elle s'adresse au présent ! « Le grand intérêt du tropaire, écrivait Didier Rimaud, est qu'il identifie ceux qui vivent la liturgie à ceux qui ont été les témoins des événements de l'Évangile⁵. »

Tu es la gloire de notre peuple, Vierge Marie ! C'est avec cette exclamation de louange adressée à celle qui « à l'heure de la croix » est « là, debout », que l'assemblée participe au chant d'entrée de la fête. Il faut sans doute être familier de la Bible pour savoir que ce refrain a été chanté pour la première fois par un peuple en liesse pour acclamer une femme à qui il devait son salut. Il s'agit de Judith après son fameux exploit ! Je ne peux ici que renvoyer à ce livre de la Bible et

4. Cf. Dans l'Exhortation Apostolique de Paul VI *Marialis Cultus* du 22 mars 1974, on peut lire au n° 20 l'admirable méditation sur « La Vierge qui offre ».

5. D. RIMAUD, Le genre littéraire du tropaire, *Église qui chante*, n° 71-72, 1966, p. 46-49.

donner l'intégralité de cette acclamation : « Tu es la gloire de Jérusalem, tu es l'orgueil d'Israël, tu es la fierté de notre race ! » (Judith 15, 19). « Une fille d'Israël appelée Marie » ne mérite-t-elle pas plus encore pareil éloge, pour avoir mené le combat de la foi, jusqu'à devenir la parfaite collaboratrice du Rédempteur de l'homme ?

Les *versets* sont eux aussi puisés dans la Bible ; occasion pour l'assemblée qui les écoute de découvrir comment la liturgie est le milieu vital où s'unifient et s'orchestrent à la fois les Écritures de l'un et l'autre Testament, dans la célébration de l'unique Mystère du Christ mort et ressuscité.

Le premier verset fait entendre la double parole de Jésus en croix adressée à sa mère et au disciple (Jn 19, 26-27). Il joue ainsi le rôle de pré-intonation de l'évangile de la fête.

Les deux versets suivants s'adressent directement à Marie ; le verset 2, pour la consoler dans sa douleur ; le verset 3, en l'invitant à lever les yeux vers son innombrable descendance ! L'un et l'autre s'inspirent des « prophètes de la consolation », Baruch et Isaïe, après l'Exil. Leur écriture est le fruit d'une longue *lectio divina*, puisque l'auteur du tropaire trouve même le moyen d'y intégrer la mystérieuse prophétie de Jésus lui-même dans l'évangile de Jean : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32-34).

2- Une musique servante de la Parole, et de la prière des fidèles

Dans ce qui est sans doute le dernier tropaire composé par le père Godard, se trouve réalisée, d'une manière à la fois limpide et exemplaire, une des convictions les plus fortes de ce musicien « imprégné d'esprit chrétien⁶ » :

6. Cf. *Constitution sur la Liturgie*, du Concile Vatican II, n° 121.

Le chant liturgique ne portera son fruit d'action de grâce ou de supplication, de nourriture, que s'il est lié à la Parole, comme une main est liée à l'autre [...]. La musique est la main secondaire qui est là pour informer l'autre, la dilater, la colorer, la rendre lyrique⁷.

Un simple regard sur la partition montre que la stance du tropaire se présente comme un moment de prière contemplative adressée à la « Mère du Serviteur ». Ponctué de silences, le texte s'étire – « se dilate » – dans la durée, en progressant dans une continuité sans faille qui favorise son intériorisation. Comment est-ce possible ? Grâce à une belle trouvaille d'un musicien qui connaît par cœur depuis son enfance la séquence propre à la fête de Notre-Dame des Douleurs, le célèbre « *Stabat Mater*⁸ » ! Cette réminiscence commande, à mon avis, la composition de la stance. Comme il aime le faire souvent, le père Godard l'introduit par un bref prélude : trois accords qui imposent les premières notes du « *Stabat* », à la manière d'un choral », écrit-il sur la partition. Or, la mélodie de la séquence latine va non seulement se dérouler en entier en accompagnement du chant de la stance, mais encore servir de guide à sa profération ponctuée de silences. On trouve ici une discrète mais magnifique mise en œuvre du procédé du *cantus firmus*⁹.

Sur cette basse régulière qui a pour effet de ralentir le déroulement du texte, la musique de la stance est écrite à trois voix égales, en fa majeur, avec une grande économie de moyens : l'enchaînement des trois accords majeurs de fa, sib et do. Mais, il s'en dégage clairement une ligne mélodique

7. Cf. M-J. GODARD : « Ses convictions », extrait d'une interview accordé à la revue *Cæcilia* en juillet 2006, cf. <http://www.amismarcelgodard.fr/pages/1-homme/sa-vie-ses-influences-ses-convictions.html>

8. Ce long poème de vingt strophes de trois vers est attribué à Jacopone de Todi, mort en 1306.

9. Le '*cantus firmus*' est un thème mélodique écrit en notes longues, qui sert de guide à une composition polyphonique. Il est presque toujours emprunté au plain-chant.

traitant chaque incise pour elle-même, avec la mise en valeur de l'invocation initiale, « Mère du Serviteur », puis celle du coup de glaive, sur l'arpège de l'accord de do, comme une « mélodie-flèche » expressive des mots : « transperce ton cœur ». Suit immédiatement ce qui a toujours retenu l'attention du regard croyant après celui de l'évangéliste, mais aussi celui de tant de peintres et de l'auteur du *Stabat* lui-même : « Mais tu es là, debout ». Comment le père Godard en fait-il le sommet émotif de la stance ? Simplement en accordant toute sa force verbale à la première consonne du mot *debout*. Tout chanteur en fera l'expérience : le son et le sens se confondent dans l'émission chantée de cette incise : « Mais tu es là, debout. » L'attitude de Marie « se tenant – *stabat* – « debout près de la croix de Jésus » (Jn 19, 25) peut ainsi être comprise *cordialement* pour ce qu'elle est vraiment : la manifestation corporelle de sa fermeté dans la foi et dans l'espérance contre toute espérance.

Le phrasé de la dernière incise de la stance va le confirmer, au moyen d'un de ces petits imprévus rythmiques qui lui aussi est au service du sens : « *ton* courage *enfante* *notre* foi ». L'utilisation de « l'accent d'attaque » déstabilise en quelque sorte la phrase, pour la faire échapper à une diction banale¹⁰. Une telle manière de dire ouvre à la compréhension d'un courage, non pas viril, mais proprement féminin : à l'heure de la croix, Marie est la nouvelle Ève qui enfante dans les douleurs tout un peuple, l'Église. On voit ici jusqu'à quelle profondeur d'évangélisation peut aller la fonction ministérielle de la musique dans la célébration liturgique¹¹ ; elle n'est pas seulement une action rituelle, mais avant tout un événement de salut pour ceux qui y participent : « Ton courage enfante notre foi ».

10. Exemple d'une autre conviction du musicien : « La langue française a son génie propre. L'accent – qui n'est pas à confondre avec l'appui rythmique – n'est pas immuable. Sous l'effet de l'émotivité, de la persuasion, de la conviction, il peut se déplacer. Il sera souvent l'accent d'attaque. »

11. Constitution conciliaire SC n° 112.

L'assemblée peut alors chanter avec joie et conviction le refrain qui lui fait trouver en Marie celle qui est aujourd'hui donnée comme mère à chaque baptisé.

Les versets cantilés à l'unisson par quelques voix solistes font un heureux contraste de style musical avec le refrain qu'ils relancent ; eux aussi s'adressent à Marie, mais pour lui dire des paroles de consolation l'ouvrant à la joie d'une maternité féconde qui lui vient de Dieu, comme au jour de l'Annonciation.

Le bon et saint pape Jean, de la race des paysans de Sotto il Monte, parlait de la liturgie comme de « l'antique fontaine de village à laquelle toutes les générations viennent puiser ». En terminant cette présentation d'un chant d'entrée écrit – texte et musique – pour une simple mémoire mariale de l'année liturgique, comment ne pas rendre hommage au moine-poète et au prêtre-musicien qui, main dans la main, ont fait œuvre de tradition vivante en devenant acteurs de la plus grande réforme liturgique de l'histoire de l'Église ? Puisant l'un et l'autre à « l'antique fontaine » de la dévotion mariale de l'Église en prière, ils ont laissé jaillir les mots et la musique d'un chant nouveau. On ne peut que souhaiter qu'il soit sur les lèvres de la génération du XXI^e siècle, assoiffée elle aussi de chanter le Mystère de la foi pour en vivre dans l'Église et le monde de ce temps.

*Sr Étienne Reynaud, osb
Abbaye de Pradines*